

ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE : LES PRATIQUES BIBLIOGRAPHIQUES AU XIX^e SIÈCLE

Depuis les notes de Mme de Staël, les voyageurs français ont très fréquemment insisté sur la place exceptionnelle du livre imprimé et de la lecture outre-Rhin, et tout particulièrement en Allemagne centrale : « les ouvriers de Leipzig se reposent un livre à la main », écrit Germaine de Staël à la suite de son passage dans la capitale de la « librairie allemande ».

Il est bien entendu clair que la conjoncture immédiate est ici chargée de signification : nous sommes, à Leipzig, au cœur de l'Allemagne napoléonienne, celle où, par réaction contre les Lumières et la Révolution francophones, émerge le plus nettement l'idée de la « nationalité allemande ». On sait que, dans cette invention, le monde des intellectuels et des libraires tient la première place. Sans revenir aux écrits de Fichte, il faut rappeler ici l'importance pratiquement emblématique¹ de la plaquette publiée par Friedrich Perthes à Hambourg en 1816 : « la librairie allemande comme condition d'existence d'une littérature allemande »². Dans un second temps, une fois l'hégémonie napoléonienne abattue, cette construction d'une Allemagne culturelle devant prélude à l'unification politique se fonde, très logiquement, sur un retour aux sources : en 1819, le baron Karl von Stein crée à Francfort-sur-le-Main les *Monumenta Germaniae historica*, collection de textes destinée à accueillir les « monuments » (le terme même est significatif) de l'histoire nationale. La collection commencera à paraître en 1826, sous la direction de G. H. Pertz, tandis que les savants allemands partent à la découverte des dépôts européens pour en exhumer les textes à publier : l'une de ces découvertes

1. Il nous paraît à cet égard très symbolique de constater que la première livraison du nouveau *Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte* (1991) s'ouvre par une contribution de Herbert G. GÖPFERT consacrée à l'opuscule de Perthes, avec le sous-titre « Zum Literaturbegriff von Friedrich Christoph Perthes ».

2. *Der deutsche Buchhandel als Bedingung des Daseins einer deutschen Literatur.*

sera notamment celle faite à la Bibliothèque municipale de Valenciennes, par Hoffmann von Fallersleben, du *Ludwigslied* et, presque accessoirement, de *la Cantilène de sainte Eulalie*, en 1837³.

Rien, en définitive, que de très logique, si l'attention est portée, dans cette construction de la « Nation allemande » au XIX^e siècle, sur les conditions de fonctionnement de la « librairie allemande », puis, en liaison avec le développement des universités, sur la place des bibliothèques allemandes et du livre dans le monde des savants (*Gelehrtenwelt*) d'outre-Rhin.

I. — LA TRADITION BIBLIOGRAPHIQUE ALLEMANDE

Pourtant, ces phénomènes ont une origine également plus profonde, et les formes particulières prises par la bibliographie allemande viennent aussi des structures spécifiques qui sont, depuis pratiquement le XVI^e siècle, celles de la librairie d'outre-Rhin. Disons, pour aller très vite, que la librairie allemande se caractérise par son éclatement géographique⁴, sans qu'un pôle dominant apparaisse qui soit comparable par exemple à Paris pour la France ou à Londres pour l'Angleterre. Les déplacements de la géographie allemande du livre au cours des siècles suivent, en fait, les déplacements de la géographie économique et politique la plus générale : nous passons de l'espace rhénan et sud-allemand qui dominait le XV^e siècle, à un centre de gravité progressivement réorienté vers l'Est, et notamment vers la Saxe, puis, au XIX^e siècle, vers Berlin.

Ajoutons que cet éclatement est également sensible sur le plan des structures professionnelles : la majorité des libraires allemands, dans la plupart des villes, sont à la fois éditeurs (*Verleger*) et détaillants (*Sortimenter*). Du coup, l'unité du marché ne peut être obtenue que par le biais de pratiques professionnelles très spécifiques, parmi lesquelles deux paraissent tout particulièrement importantes :

— C'est, d'abord, le *Tauschhandel*, ou commerce par le troc (entendons, l'échange partiel des fonds entre éditeurs). Le *Tauschhandel* évite les déplacements, plus encore la circulation d'argent comptant, tout en

3. *La Cantilène de sainte Eulalie*, actes du colloque de Valenciennes, 21 mars 1989, éd. par Marie-Pierre DION, Lille, Valenciennes, [s. n.], 1990, notamment : Françoise SIMERAY, « La découverte de la Cantilène de sainte Eulalie », p. 53-60 (ici, p. 57-58). Importante bibliographie.

4. Étienne FRANÇOIS, « Géographie du livre et réseau urbain dans l'Allemagne moderne », *La Ville et l'innovation : relais et réseaux de diffusion en Europe, 14^e-19^e siècle*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1987, p. 59-74.

assurant une diffusion la plus adaptée possible à la nature des textes. Ce n'est qu'à la fin du xviii^e siècle qu'il sera remplacé par le *Nettohandel*, ou achat moyennant finances.

— Mais il faut surtout citer ici la pratique ancienne des foires, pratique complétée, puis relayée progressivement, par celle de la commission de librairie. Leipzig possède une foire dès le xiv^e siècle⁵, à la charnière de plusieurs espaces culturels et commerciaux : l'Ouest et la Méditerranée par Nuremberg, le Rhin, Bâle et le Gothard⁶, mais aussi les mines de Thuringe⁷ et, au-delà, la Silésie, la Pologne et la Russie. La foire concurrente de Francfort-sur-le-Main est, quant à elle, idéalement située au cœur de l'espace rhénan traditionnel, dominé, contrairement à la Saxe, par le catholicisme.

Nos libraires allemands se retrouvent donc annuellement dans les foires spécialisées, d'abord de Francfort-sur-le-Main, puis, de plus en plus, de Leipzig, et, afin de faire connaître leur production à leurs confrères, ils prennent très vite l'habitude de publier des catalogues bibliographiques, les « Catalogues de foires » (*Meßkatalogen*). Ceux-ci sont regroupés en un recueil annuel à Francfort-sur-le-Main dès 1564 (et placés sous la responsabilité du Magistrat de la ville libre à partir de 1597), et à Leipzig à partir de 1594.

C'est donc, avec les *Meßkatalogen*, la naissance de la bibliographie allemande courante, au sens très large puisque les catalogues recensent les titres présentés à la foire, et non pas seulement produits par la « librairie allemande ». Ajoutons que cette bibliographie sans doute unique au monde a fait l'objet de comptages et de mise en séries par Schwetske au xix^e siècle⁸, mais que ces sources pourtant exceptionnelles n'ont pas, jusqu'à présent, été exploitées, par les historiens, de la manière qui s'imposerait, et, notamment, par une méthodologie sérieuse.

En revanche, on va très vite s'intéresser, côté allemand, à la compilation des catalogues de foires pour en tirer des bibliographies rétrospectives à vocation savante. D'une manière très générale, les auteurs de ces bibliographies bientôt monumentales sont des libraires, phénomène que l'on peut rapporter au statut spécifique qui est celui de la librairie d'*Antiquariat* dans l'Allemagne ancienne⁹, et à la pratique fréquente des

5. Frédéric BARBIER, « Leipzig als Zentralpunkt im deutschen buchhändlerischen Netz des 18. und 19. Jahrhunderts : eine Skizze », à paraître.

6. ID., « Le Pays autour du Saint-Gothard », à paraître.

7. Leipzig est ainsi le principal marché où se négocient les *Cuxen*, sortes d'actions représentant des participations dans les mines.

8. *Codex nundinarius Germaniae litteratae bisecularis*, Halle, 1850, 2 vol.

9. F. BARBIER, « La librairie ancienne en Allemagne au xix^e siècle », *Bulletin des bibliophiles*, 4, 1984, p. 543-558.

ventes aux enchères de bibliothèques précieuses ou savantes (notamment dans les villes universitaires).

L'un des premiers, Nicolas Bassé, est un Valenciennois d'origine¹⁰. Ayant fui sa ville natale sans doute à la suite des troubles religieux du milieu du xvi^e siècle, il s'établit à Francfort-sur-le-Main, et y donne une bibliographie des livres publiés en Allemagne de 1562 à 1594. Johann Cless¹¹ et Georg Draud¹² font un travail analogue pour les années 1500-1625. La guerre de Trente ans brise le mouvement, jusqu'à ce que, toujours sur la base des catalogues de foires, Theophil Georgi, libraire à Leipzig, publie, de 1742 à 1758, un *Allgemeines europäisches Bücherlexicon* s'étendant pratiquement jusqu'au milieu du xviii^e siècle¹³. Enfin, Friedrich Adolf Ebert (1791-1834), directeur de la Bibliothèque royale de Dresde, donne, de 1821 à 1830, un *Allgemeines bibliographisches Bücherlexicon*, poursuivi par Theodor Graesse et son *Trésor des livres rares et précieux* (Dresde, 1859-1869), ouvrage clairement inspiré du *Manuel* français de Brunet.

Au total, donc, la bibliographie allemande est d'abord une affaire de libraires, puis de savants. Ce phénomène va s'accroître au xix^e siècle, avec l'entrée en scène successive de trois personnages, tous trois libraires à Leipzig. Le premier, Wilhelm Heinsius, édite une bibliographie rétrospective des années 1700-1810, et qui sera progressivement poursuivie jusqu'à 1892. Christian Gottlob Kayser (1782-1857) est, d'abord, commis de librairie chez Hinrichs, puis s'établit de manière indépendante en 1824 : il publie une bibliographie rétrospective de la période 1750-1832, poursuivie jusqu'en 1910 par son successeur, Bernhard Tauchnitz. Enfin, Johann Conrad Hinrichs (Harburg, 1813-Leipzig, 1896), associé à Reinicke, est surtout connu comme l'éditeur du monumental *Hinrichs Bücherkatalog* (1851-1912), mais aussi de bibliographies courantes hebdomadaires très importantes.

D'autre part, en 1824, c'est la fondation, à Leipzig, de la grande association professionnelle des librairies allemandes (*Börsenverein des deut-*

10. Cf. F. BARBIER, « Un imprimeur francfortois d'origines valenciennes au xvi^e siècle : Nicolas Bassé », à paraître dans *Valentiana*.

11. Joan. CLESSIUS, *Unius seculi ejusque virorum literatorum monumentis tum florentissimi, tum fertilissimi ab anno Dom. 1500 ad 1602 nundinarum autumnalium inclusive elenchus consummatissimus librorum...*, Francofurti, Joan. Saurius, 1602, 2 part. en 1 vol., in-4^o.

12. Georg DRAUDIUS, *Bibliotheca classica, sive Catalogus officinalis in quo singuli singulorum facultatum ac professionum libri qui in quavis fere lingua extant...*, Francofurti, Nic. Hoffmannus, 1611, in-4^o. Puis, du même, *Bibliotheca exotica [...]. La Bibliothèque universelle, contenant le catalogue de tous les livres qui ont été imprimés au siècle passé, aux langues française, italienne, espagnole et autres...*, Frankfurt, B. Oestern, 1625, in-4^o. Draud est un temps correcteur dans l'atelier de Bassé à Francfort (1590-1599), avant de devenir pasteur, comme l'était son père.

13. *Theophili Georgi Buchhändlers in Leipzig Allgemeines europäisches Bücherlexicon...*, Leipzig, Th. Georgi, 1742-1753, 5 part. en 2 vol. (et 2 suppl. parus en 1758).

schen Buchhandels), dont l'un des buts est précisément la réglementation des usages de la librairie permettant d'unifier commercialement un espace politico-culturel encore très morcelé¹⁴. Bientôt, le *Börsenverein* va lancer, sur le modèle de la *Bibliographie de la France*, sa *Börsenblatt*, quotidien professionnel donnant les nouvelles de la librairie, et, en association avec la librairie Hinrichs, la bibliographie courante allemande.

Enfin, la poursuite de leurs activités dans les conditions les meilleures suppose, de la part des professionnels allemands de la librairie, un travail bibliographique très étendu, et la publication de nombreux usuels : nous conservons ainsi¹⁵ d'innombrables catalogues de fonds ou d'assortiment, parfois publiés de manière périodique et régulière, mais aussi des catalogues de ventes, des annuaires professionnels¹⁶, et toute une littérature spécialisée comportant usuels bibliographiques, manuels spécialisés de comptabilité, manuels professionnels de tous genres, ouvrages de correspondance commerciale, etc. Les annonces publicitaires pour cette *Fachliteratur* occupent régulièrement plusieurs pages dans l'annuaire de Schulz. Cette marée bibliographique, souvent de très bonne qualité, constitue, avec le professionnalisme revendiqué par les libraires¹⁷, le contrepois nécessaire à l'éclatement du marché national allemand.

II. — LA BIBLIOGRAPHIE, ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

On le voit, les développements de la bibliographie « à l'allemande » découlent logiquement de la nécessité, pour les professionnels, de structurer en profondeur un marché qui n'existe pas *a priori*. Pourtant, les

14. Et, notamment, de lutter contre les pratiques toujours courantes de contrefaçon.

15. Notamment dans les collections de la Bibliothèque universitaire de Göttingen, ou, à Paris, dans la sous-série Q10 de la Bibliothèque nationale. Ces catalogues ont fait l'objet de certaines études, parmi lesquelles nous citerons notamment celle de Helga JEANBLANC, *Les Libraires, imprimeurs et « maîtres de lecture » d'origine allemande à Paris de 1811 à 1871*, th. de doct., Aix-en-Provence, 1991, 2 vol., dact.

16. Dont le principal, celui de Schulz, constitue une source de première importance pour l'histoire de la librairie allemande au XIX^e siècle.

17. Ce professionnalisme est presque une condition nécessaire de l'existence d'une librairie allemande : dès lors que la librairie demande des compétences spécifiques et un apprentissage, ce sont les instances professionnelles qui en sont juge, et qui accueilleront — ou non — le postulant dans le « cercle des collègues », selon l'expression consacrée. Entrer dans ces réseaux donne la seule possibilité, en s'inscrivant au *Börsenverein*, en ayant un compte ouvert chez tel ou tel commissionnaire, etc., de s'insérer réellement dans les circuits commerciaux de la librairie. Par contre-coup, la puissance des organisations professionnelles (dont les tendances sont très généralement protectionnistes et conservatrices) s'en trouve augmentée d'autant, et le processus tend à s'accroître comme de lui-même. Chaque groupe a son syndicat professionnel, les patrons comme les ouvriers, les fabricants de presses typographiques comme les éditeurs de musique, etc., parfois dans un cadre géographique (par ex. les libraires

échanges entre l'Allemagne et la France se font dans les deux sens : au XIX^e siècle, les Allemands chercheront, par exemple, à s'inspirer du modèle français pour ce qui regarde le rôle de l'État, et, notamment, sur le problème du dépôt légal. Dans ces processus complexes de transfert d'un espace à l'autre, le milieu alsacien occupe une place très privilégiée.

Bien entendu, les conditions de l'exercice de la librairie et du travail bibliographique sont très différentes en France de ce qu'elles sont dans l'espace allemand. La centralisation éditoriale répond à la centralisation culturelle, et cantonne pratiquement la province dans l'exécution des « travaux de ville » et dans la diffusion. Du coup, des structures comme celles des foires sont inutiles — comme elles le sont, d'ailleurs, aussi en Angleterre. Intervient d'autre part, le poids prépondérant de l'État monarchique, qui a établi le principe du dépôt légal dès 1537 : et c'est le *Journal typographique et bibliographique*, fondé en 1797¹⁸, et repris pratiquement par l'administration en 1810-1811, dans une optique d'abord policière (et non pas commerciale)¹⁹.

Pourtant, un certain nombre de libraires français, qui souvent sont en relations professionnelles avec l'Allemagne, s'emploient à introduire en France les méthodes séculaires de la bibliographie « à l'allemande ». Les Strasbourgeois, ici, jouent un rôle pionnier, parce que, à la fin du XVIII^e siècle, la plupart des grandes maisons alsaciennes sont encore incluses dans les circuits de la librairie allemande : Decker à Colmar, cousin des grands imprimeurs berlinois, fait ainsi régulièrement le voyage de la foire de Leipzig sous le Premier Empire, tandis que nombre de libraires strasbourgeois publient, à l'image de leurs collègues allemands, des catalogues de leur fonds ou de leur assortiment. De plus, Strasbourg, décrit comme la « porte de Paris », figure très souvent dans les circuits d'apprentissage des Allemands à travers l'Europe.

ries de Saxe) : les accords sont, à la fin du XIX^e siècle, négociés entre ces groupes de pression, qui les imposent ensuite à leurs adhérents. *A contrario*, les syndicats, même concurrents, s'appuient les uns sur les autres : les membres du syndicat des patrons imprimeurs ne se fourniront en encre que chez les membres du syndicat des fabricants d'encre, etc. Sur l'ensemble de ces problèmes, et la librairie allemande de l'âge industriel, cf. F. BARBIER, *Livre, économie et société industrielles en Allemagne et en France au XIX^e siècle (1840-1914)*, thèse de doct. d'État, Paris, 1987, 3 vol., à paraître sous le titre *l'Empire du livre*.

18. On lui connaît un certain nombre de prédécesseurs plus ou moins éphémères, dont par exemple la *Feuille de correspondance du libraire...*, Paris, Aubry, libraire et directeur du Cabinet bibliographique, 1791-1793 (d'après Hatin). Le *Journal typographique et bibliographique* est imprimé à Paris par Baudelot et Eberhart, « successeurs du citoyen Pierre ».

19. Il faudrait ici mentionner également l'importance de la rupture révolutionnaire : la saisie de très nombreuses bibliothèques, la dissolution des académies des Lumières, et l'émigration de nombre de leurs membres aboutissent, d'une part, à casser en profondeur la tradition livresque française et, d'autre part, plus ponctuellement, à interrompre brutalement certaines entreprises bibliographiques lancées au XVIII^e siècle. La simple disparition des collections d'imprimés, ou leur éclatement, rend par elle-même plus difficile tout travail de bibliographie.

1) *Francfort, l'Alsace et Guillaume Fleischer.*

Un exemple exceptionnel et méconnu de ces rapports complexes nous est donné avec le cas de Wilhelm Fleischer, né en 1768, fils d'un libraire francfortois, et qui fait, précisément, son apprentissage chez son père (il fait à 12 ans sa première foire de Leipzig), puis à Prague et à Paris. De retour dans sa ville natale, il y ouvre en 1791 une *Kunstabuchhandlung* (« librairie artistique »), mais, surtout, publie, la même année, un opuscule sur « l'importance de la librairie à l'occasion de l'ouverture d'une librairie artistique »²⁰. Il y développe l'idée, romantique, que le libraire, compagnon indissociable du « savant », est l'intermédiaire entre la « République des Lettres »²¹ et la *Nation*. Deux principes sont fondamentalement posés par Fleischer :

- le libraire, qui est investi d'une véritable mission, ne saurait avoir pour but principal de « faire de l'argent » ;
- le libraire doit rester encyclopédiste, et utiliser ses connaissances pour faire la synthèse des courants profonds de son époque :

« il doit, par son intelligence et ses connaissances, être en mesure de réunir plusieurs savants autour d'une grande entreprise éditoriale, de manière à ce que, de leurs travaux communs, sorte un tout utile et cohérent [...]. La destination de la librairie réside dans la diffusion de la vérité, de l'esprit de recherche et d'examen (dans le cabinet du prince aussi bien que dans les cabanes des paysans)... »

À ce texte premier, notre jeune libraire ajoute bientôt une présentation de son nouvel « établissement »²², puis, en 1792, il publie un troisième opuscule, plus important, *Sur les arts plastiques, le commerce de l'art et la librairie considérés dans leurs rapports avec le bonheur de l'homme*²³.

Fleischer, comme nombre de ses compatriotes de l'Allemagne rhénane, est d'abord favorable à la nouvelle République française, et publie, à Francfort en 1792, une biographie d'Euloge Schneider²⁴. Dans le même temps, il adjoint à son établissement d'origine un cabinet de lecture²⁵,

20. Wilhelm FLEISCHER, *Die Wichtigkeit des Buchhandelns bei Eröffnung einer Kunstbuchhandlung*, Francfort-sur-le-Main, 1791, rééd. Kassel/Bâle, 1953.

21. *Gelehrtenrepublik*.

22. W. FLEISCHER, *Über mein Etablissement*, Francfort-sur-le-Main, 1791.

23. Id., *Über bildende Künste. Kunsthandel und Buchhandel in Hinsicht auf Menschenwohl*, Francfort-sur-le-Main, 1792, 141 p., in-12. Le sous-titre est *Glaubensbekenntnis eines Kunst- und Buchhändlers*.

24. *Euloge Schneider's Leben und Schicksale im Vaterlande*. Euloge Schneider (1756-1794) publie, en 1790, la première édition de ses *Poésies (Gedichte)* à la *Andräische Buchhandlung* de Francfort, alors qu'il est professeur à Bonn. Partisan de la Révolution, il doit fuir à Strasbourg en 1791, et y fonde en 1792 le périodique *Argos*. Il est exécuté à Paris en 1794.

25. *Leseinstitut*.

mais fait banqueroute en 1796 (il avait investi 12 000 florins), et doit abandonner sa position indépendante. Le voici qui quitte alors Francfort pour Bâle et Strasbourg, où il fait la connaissance des frères Levrault, alors à la tête de la première imprimerie-librairie de l'est de la France : Fleischer devient le principal commis (et parfois le seul) de la maison lorsque celle-ci s'essaie, en 1799, à ouvrir une librairie à Paris, sur le quai Malaquais (1799)²⁶. C'est à Paris qu'il décédera, le 1^{er} juin 1820. Mais l'activité la plus originale de Fleischer se place précisément sur le plan de la bibliographie. Dès 1802, il publie, chez les Levrault, un *Annuaire de la librairie* constituant, de fait, une bibliographie courante des publications françaises²⁷. De manière caractéristique, l'*Annuaire* de Fleischer est suivi d'un appendice de seize pages, au titre révélateur : « Sur les services rendus par les Allemands à la bibliographie. »

Par contrat du 6 germinal an XIII, Levrault s'engage à éditer la continuation de l'*Annuaire* de Fleischer pour les années X à XIII, moyennant un prix de 1200 ll. et le prêt de plusieurs périodiques : *La Décade et revue philosophique*, la *Bibliothèque française* de Pougens, le *Journal typographique*, le *Magasin encyclopédique* et le *Journal de la littérature française*. Le contrat précise que « ces journaux seront rendus en bon état aussitôt que le travail sera achevé », prévoit que Fleischer pourra travailler dans les magasins du libraire, qu'il tiendra « au courant les notices de nouveautés que cette maison fait paraître chaque mois », et, surtout, qu'il « donnera la préférence à M. Levrault pour le *Dictionnaire bibliographique* qu'il se propose de rédiger »²⁸.

Après l'échec des Levrault à Paris et leur repli sur Strasbourg²⁹, Guillaume Fleischer décide de rester à Paris, où il entreprend en effet, à partir de 1806, son travail principal, un monumental *Dictionnaire de bibliographie française* pour lequel il publie la même année un premier prospectus. Mais les difficultés de ses anciens patrons l'amènent à suivre de près le dossier de leur liquidation parisienne, de sorte que le *Dictionnaire* se trouve « négligé absolument par rapport à [vos] affaires ». Le 1^{er} mars

26. Sur cette affaire, cf. F. BARBIER, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie : Berger-Levrault, 1676-1830*, Genève, Droz, 1979, notamment p. 205 sq. La comptabilité conservée donne, de manière amusante, un aperçu des goûts de Fleischer, qui se fait ainsi expédier, par la « maison de Strasbourg », une paire de bottes, des paquets de tabac et un « tonneau de choucroute ».

27. G. FLEISCHER, *Annuaire de la librairie*, Paris, de l'imprimerie de Baudouin et chez Levrault, an X, 2 vol., in-8°.

28. Archives départementales du Bas-Rhin, fonds Berger-Levrault.

29. Tandis qu'à Paris est fondée une nouvelle société, Levrault, Schœll et Cie, commandite de 100 000 ll. sous le contrôle du Bâlois Tourneisen, Frédéric Schœll (1766-1833) étant lui-même d'origine allemande. À compter de 1805, l'association avec les Levrault est rompue, et Schœll s'installe dans l'hôtel de La Rochefoucault, où il se spécialise dans la diffusion

1807, il écrit aux Strasbourgeois qu'il a enfin trouvé un commanditaire pour son « œuvre » :

« Dès ce moment, je ne fus plus libre de disposer à volonté de mon temps : je suis même obligé de prouver de temps en temps à l'évidence les progrès de mon travail, et l'emploi de mes heures. Courir toute la journée sur le pavé de Paris dans des affaires étrangères à mon travail, ce me seroit d'un grand préjudice, et détruiroit totalement la confiance qu'il a fallu établir entre cette personne et moi... »³⁰.

Dans sa préface au tome premier, Fleischer revient sur les conditions de la préparation du *Dictionnaire* : son projet initial était en fait non pas une bibliographie générale, mais plus simplement un catalogue des livres disponibles auprès de la librairie française, et il pense qu'un travail de six mois lui permettra d'aboutir. Il prépare donc une circulaire aux libraires français, demandant l'envoi de leurs catalogues de fonds et d'assortiment, et entreprend le dépouillement de ceux-ci. Mais la tradition bibliographique fait défaut à la librairie française, et le travail de Fleischer s'en trouve compliqué et augmenté d'autant :

« Les indications que MM. les libraires donnent des livres dans leurs catalogues peuvent suffire pour engager les amateurs à visiter leurs magasins ; mais elles sont rarement assez complètes pour donner une idée exacte du livre et de son édition... »,

et les « catalogues les plus accrédités » eux-mêmes ne sont pas exempts d'imprécision.

Devant la masse du travail d'identification et de vérification qui s'impose, Fleischer se rend bientôt compte que les délais de préparation du catalogue rendront sans objet l'idée de se borner aux livres disponibles, et il décide, en 1808, d'élargir son travail à un catalogue bibliographique général, pour lequel il a en effet l'essentiel des éléments. Au total, vingt-quatre volumes devraient être publiés, dans lesquels les titres sont donnés *in extenso* et collationnés autant que possible d'après un exemplaire original.

Enfin, le *Dictionnaire de bibliographie française* commence à paraître en 1812, mais il semble bien être un échec de librairie, et s'arrête dès le

d'ouvrages de philologie allemande. Lui-même publie plusieurs études, et surtout des catalogues spécialisés qui sont en fait de véritables bibliographies, notamment le *Répertoire de la littérature ancienne* (1808). Cf. F. BARBIER, *op. cit. supra* n. 26, Bernard VOUILLOT, *L'Imprimerie et la librairie parisienne sous le Consulat et l'Empire*, thèse de l'École des chartes, Paris, 1979 (A.N. AB XXVIII 260), et H. JEANBLANC, *op. cit. supra* n. 15, t. II, p. 184-189.

30. Archives départementales du Bas-Rhin, fonds Berger-Levrault.

deuxième volume (lettre Bha)³¹. Le tome premier donne, à la suite de la préface, une liste des « matériaux » utilisés par l'auteur — entendons, les répertoires et catalogues préexistants, et il est très significatif que, dans ces « matériaux », la liste des catalogues de libraires les plus importants que Fleischer ait utilisés soit presque exclusivement d'origine allemande : Walther à Dresde, Degen à Vienne, Amand König à Strasbourg, Decker à Bâle, Levraut à Paris, Tourneisen à Paris³², Pougens à Paris, enfin, A. Rospini et Cie et Klostermann, tous deux à Saint-Petersbourg³³.

2) *Autres entreprises bibliographiques.*

Signalons, d'entrée, que d'autres Strasbourgeois, à la même époque, se lancent précisément dans des entreprises comparables : il s'agit notamment de la maison de Treuttel et Würtz, liée à l'origine au grand libraire nurembergeois Bauer³⁴. Eux aussi s'installent à Paris à la fin du XVIII^e siècle, et entreprennent la publication, à compter de 1799, du *Journal général de la littérature française*, rédigé à l'origine par Loos, puis par Boucher de la Richarderie. Enfin, lorsque Treuttel et Würtz obtiennent, seuls en France avec Bossange, une licence de commerce avec l'Angleterre sous le Premier Empire et, en 1816, ouvrent une librairie à Londres, ils se lancent aussitôt dans la bibliographie internationale.

Nos libraires publient donc des *Notices mensuelles* dans lesquelles ils présentent, à destination du public anglais et, bientôt, américain, les principales nouveautés du Continent. Puis, à compter de 1826, ils se lancent dans une bibliographie semestrielle des livres allemands, dont les catalogues, dans les années 1830, dépasseront régulièrement les trois cents pages par an. Enfin, Treuttel et Würtz introduisent, également en France, certains autres produits éditoriaux allemands : ils adaptent notamment, sous le titre d'*Encyclopédie des gens du monde*, la grande collection du *Konversationslexikon* de Brockhaus à Leipzig³⁵.

Mais il y a plus : les grandes collections bibliographiques françaises sont, au XIX^e siècle, fondamentalement influencées par un « modèle allemand », voire sont purement et simplement d'origine allemande. La pre-

31. *Dictionnaire de bibliographie française*, Paris, au Bureau de bibliographie française, rue de Seine n^o 4, F.S.-G, 1812, 2 vol. (de l'imprimerie de L. Haussmann).

32. Mais Tourneisen est également une maison d'origines bâloises.

33. La fin du tome II est également des plus intéressantes pour l'historien du livre, par la table des auteurs et celle des libraires ou imprimeurs.

34. F. BARBIER, « Une librairie " internationale " : Treuttel et Würtz à Strasbourg, Paris et Londres », *Revue d'Alsace*, 111, 1985, p. 111-123.

35. Nous considérerons volontiers comme significatif des différences entre cultures « nationales » que ce modèle d'ouvrage soit loin d'atteindre, en France, au succès qui est le sien en Allemagne.

mière est en effet celle que publie Ersch à Hambourg de 1797 à 1805, sous le titre de *La France littéraire*, et dans laquelle il recense les publications françaises des années 1791-1800³⁶. Ce modèle est repris par Joseph Marie Quérard (1797-1865), qui fait d'abord son apprentissage dans des librairies de Rennes et de Paris, avant de travailler, de 1819 à 1824, dans la grande maison de Schalbacher à Vienne :

« Nous trouvant en Allemagne [...], nous eûmes l'occasion d'observer l'utilité que les savants et laborieux littérateurs d'au-delà du Rhin savent retirer de leurs livres de bibliographie nationale, et combien ces ouvrages sont appréciés dans le commerce de la librairie de ces contrées. C'est alors que nous conçûmes la pensée de faire, pour notre pays, ce que Heinsius, Ersch, Ebert et quelques autres ont fait pour l'Allemagne, ce que Bent et Watt ont fait pour l'Angleterre... »

La « référence allemande » est donc explicite, qui préside à la conception de cette nouvelle *France littéraire*, en 10 volumes publiés par Firmin-Didot et dans lesquels est recensé l'essentiel de la production française des années 1700-1827. La publication, phénomène intéressant, bénéficie d'une subvention de Guizot, mais aussi de l'aide financière d'un bibliophile russe, S. Poltoratzky. La suite du travail de Quérard est prise en charge par un libraire allemand établi à Paris depuis 1855, Otto Lorenz (1831-1895)³⁷ : c'est le *Catalogue général de la librairie française*, poursuivi, à travers de nombreux avatars, de 1840 à 1925.

Dans le même temps, nombre de maisons françaises travaillant avec l'Allemagne, mais aussi les filiales parisiennes de librairies allemandes, introduisent et développent la pratique des catalogues périodiques de fonds et d'assortiment, dont les plus importantes tendent à devenir de véritables bibliographies courantes. Ainsi des Bossange : Martin Bossange (1766-1865) ouvre un magasin à Leipzig³⁸, et ses successeurs, Avenarius et Friedlein, publient à compter de 1837 un *Journal bibliographique hebdomadaire*. Le principe est de déposer un exemplaire des

36. Le modèle allemand doit ici être tempéré : la bibliographie des Lumières est fondamentalement une bibliographie en langue française, principal vecteur de ces Lumières, et il est donc possible de publier à l'étranger des bibliographies françaises. Le titre choisi par Ersch inspirera peut-être Quérard.

37. Sur lequel on consultera la notice de H. JEANBLANC, *op. cit. supra* n. 15, t. II, p. 131-132. Fils d'un épicier de Leipzig, Lorenz rencontre, pendant son apprentissage de libraire dans cette ville, le fils de G. B. Baillièrre, lequel avait favorisé l'installation à Paris de Karl Reinwald. C'est chez ce dernier qu'il entre ensuite et, « dès 1858, il participe activement à la constitution de la bibliographie et à la publication des travaux de son employeur » avant de s'établir comme libraire indépendant en 1861.

38. Où il est l'importateur d'un modèle éditorial original, celui du *Pfennigsmagazin*, copié du *Penny-Magazine* anglais : c'est l'origine de la presse périodique illustrée et à bon marché, qui trouvera son aboutissement, côté allemand, avec le *Gartenlaube*.

publications nouvelles à l'ancienne librairie parisienne de Bossange³⁹, laquelle en fait chaque semaine une expédition par roulage accéléré à Leipzig. De même encore de Reinwald, et de bien d'autres. Plus tard, la principale maison parisienne commerçant avec l'Allemagne est la librairie fondée en 1874 par Émile Hautgé et Henri Le Soudier⁴⁰, et spécialisée, selon le modèle allemand, dans la librairie de commission. Hautgé et Le Soudier assurent des envois hebdomadaires pour Berlin, Hambourg, Leipzig, Vienne et Turin. Le Soudier, seul propriétaire à partir de 1878, publie deux catalogues mensuels, qu'il fait gratuitement parvenir à ses commettants dans les deux pays : d'une part, le *Verzeichnis französischer Neuigkeiten*, destiné à la librairie allemande, et de l'autre, le *Bulletin mensuel des principales publications de la librairie allemande*, ce dernier donné en collaboration avec Hinrichs et qui dépassera les deux cents pages dans les années 1910. Le Soudier complète son dispositif en ouvrant, en 1879, un *Auslieferungslager*⁴¹ à Leipzig. En 1881, il crée une librairie spécialisée dans l'assortiment étranger boulevard Saint-Germain à Paris et, en 1885, couronne son entreprise avec le lancement d'une maison d'édition dont l'activité essentielle réside dans l'édition de la *Bibliographie française*⁴².

Les pratiques professionnelles de la « librairie » et, notamment, les habitudes bibliographiques, constituent ainsi un cas d'espèce permettant de montrer comment, dans une branche d'activité spécifique et sur la base de structures matérielles très différentes (aussi bien géographiques que politiques ou économiques), se développent presque nécessairement des pratiques elles-mêmes différentes d'un pays à l'autre. Dans un second temps, ces pratiques aussi évoluent, en fonction, par exemple, d'une conjoncture qui fait du français la langue privilégiée des Lumières, et qui attire à Paris un certain nombre d'émigrés allemands à la fin du XVIII^e siècle. Mais, surtout, la place des catalogues de livres, de la bibliographie et, d'une manière générale, d'une *Fachliteratur* très développée renvoie sans doute, côté allemand, plus profondément à la place de la culture imprimée et du livre dans le modèle culturel allemand des XVIII^e et XIX^e siècles.

39. Installée au 61 rue de Richelieu, et passée en 1837 sous le contrôle de Brockhaus et Avenarius.

40. 19 rue de Lille.

41. C'est-à-dire un dépôt de librairie, dans lequel le commissionnaire a à disposition l'ensemble des fonds de ses commettants, et grâce auquel il peut donc très facilement et rapidement exécuter les commandes.

42. D'autres maisons françaises spécialisées dans les relations avec la librairie allemande publient également des catalogues de leurs fonds : citons Vieweg, successeur de Frankh et lui-même parent de la grande dynastie des libraires Vieweg de Brunswick, etc.

Le « monde comme représentation », selon la formule de Schopenhauer reprise récemment par les historiens de la culture⁴³ : la bibliographie, les pratiques professionnelles de la librairie et, d'une manière générale, le statut de la chose imprimée dans la société sont, bien évidemment, donnés par une histoire antérieure, mais ils informent en retour très puissamment l'histoire en train de se faire et, surtout, l'image que, sur tous les plans, la collectivité en retire d'elle-même, et des autres.

Frédéric BARBIER,
Institut d'histoire moderne et contemporaine,
C.N.R.S., Paris.

43. Roger CHARTIER, « Le Monde comme représentation », *Annales, E.S.C.*, 6, nov.-déc. 1989, p. 1505-1520.